

1. Saïgon décembre 1946

C'est en maugréant après le cyclo-pousse, qui à mon avis ne va pas assez vite, *mau len* (plus vite) que l'on passe devant le Q.G. du 821^e Bataillon de Transmissions, boulevard Galliéni. C'est de là que l'année dernière j'ai pu aider mon ami Roger à retrouver sa belle Sylvette, mais aujourd'hui ils sont tous les deux hospitalisés à l'hôpital Degorce de Cholon dans un état grave.

Ce sera ma dernière visite avant mon retour en France, car j'embarque après-demain douze décembre à bord du paquebot *Sontay*.

Au cours de nombreux entretiens mon ami Roger m'a raconté « sa belle histoire d'amour » sous le ciel de Saïgon, c'est cette histoire que je rapporte ici.

2. Saïgon novembre 1945

« Cela sentait l'odeur des ports maritimes, poussière, céréales et goudron ; mais le parfum de Saïgon, fleurs et terre mouillée, assiégeait quand même étroitement cette odeur factice, si bien que la ville, jusque dans ce quartier affairé, conservait sa marque indélébile de cité voluptueuse. Le soleil bas incendiait la rivière, le soir était languide et beau. »

Claude Farrère « *Les Civilisés* »

« Tu te souviens Jean quand nous avons débarqué de *l'Orontès* au Cap Saint-Jacques le 2 novembre 1945, devant *le Richelieu* dans la rade. Nous avons remonté les quatre-vingt-dix kilomètres de la Rivière de Saïgon sur un L.C.I.¹ anglais, on s'était mis, torse nu tellement il pleuvait. C'était la fin de la saison des pluies. Bien que célibataires nous fûmes cantonnés au camp des mariés habituellement réservé aux encongaiés (congai : Moitié épouse, moitié servante) Nous n'avons presque pas dormi de la nuit avec les bruits inhabituels, d'abord un martèlement de tam-tam puis des cris d'animaux : Les « beuglements » des crapauds-buffles et des gékhos. Plus les sommations des sentinelles qui tirèrent plusieurs fois sur des ombres Le général Leclerc et le commandant Dronne vinrent nous inspecter le lendemain de notre arrivée, le général s'était arrêté devant moi (j'arborais l'insigne de la 2^e D.B et celui des Transmissions) je me présente et j'ajoute : C'est moi qui eut l'honneur de rece-

¹ Voir en fin d'ouvrage le glossaire des abréviations.

voir de vous, mon général un léger coup de pied au derrière alors que je réparais votre téléphone sous votre bureau au G.Q.G rue François 1^{er}

— Ah ! Oui, content d'être ici ?

— Oui mon général, mais nous venons d'arriver et nous ne savons pas ce qui nous attend.

— Il n'y a plus à l'horizon les flèches de la cathédrale de Strasbourg, c'est une autre campagne plus délicate, mais comme toujours, je sais que je peux compter sur vous tous.

Nous passons notre temps en attendant une affectation, à nous promener en ville ou au port, pour voir le porte-avions « *Béarn* » qui déchargeait du matériel militaire.

Je m'étais inscrit le matin, au cours de perfectionnement de technique radio. et l'après-midi au cours de langue annamite du lycée Chasseloup-Laubat.

C'est là que je l'ai vue la première fois, assise à côté de moi. Tout en écoutant le prof nous expliquer les éléments du quôc-ngu (langue annamite en alphabet latin) je lorgnais vers ma voisine, une brune eurasienne et j'échafaudais un plan pour l'accoster, mais la voix plus forte du prof prononçant :

— Rappelez-vous, tous les mots de la langue annamite sont des monosyllabes invariables, ils se prononcent d'une seule émission de voix. C'est tout pour aujourd'hui.

Je me levai en même temps qu'elle et nous nous retrouvions ensemble sur le trottoir. Je m'enhardis à lui demander si la leçon l'avait intéressée, elle se retourna

vers moi, me fixa pendant quelques secondes, puis repris sa marche, après quelques pas elle répondit :

— Oui c'est intéressant, mais je viens plus pour perfectionner l'écriture car je parle la langue annamite vulgaire depuis mon plus jeune âge.

Tout en parlant nous avons atteint la cathédrale et traversé la rue Catinat. Elle me fit un petit signe de main pour dire au revoir, et elle disparut dans une allée derrière une haie d'aréquieres et flamboyants.

Je rentrai tout rêveur au camp. Le soir sous ma moustiquaire je regardais les margouillats attraper les papillons de nuit, la tête pleine d'une délicate frimousse aux yeux verts.

Le dimanche 11 novembre nous avons défilé avec toutes les troupes à Saïgon, devant le Général Leclerc et l'amiral Thierry d'Argenlieu. En tête du défilé la clique du 11^e RIC ouvre la marche, suivie par le 114 Field Artillery des Gurkas, Dorghas, Pundjabis et Sikhs, puis le RICM, le détachement de la 2^e DB et celui des Fusiliers-marins que nous suivons.

L'après midi on va à Tan-Son-Nhut voir les vingt avions des « escadrilles suicides » japonaises en Indochine, qui viennent de passer sous les ordres de la R.A.F. sous le nom de « Gremlin Task Force ». De nombreux pilotes des unités suicides portent encore l'insigne avec le slogan : « mort une fois, ressuscité sept fois ».

Le 12 novembre nous sommes transférés au centre d'écoute des radios japonaises, au quartier Martin de Palières boulevard Luro. Tu te souviens du bricolage du lieutenant Roland avec sa machine à clavier normal, mais

avec frappe de caractères japonais ; ce système on l'avait baptisé le TACATANA. Je me demande encore qui pouvait bien déchiffrer à l'Etat major du service de contrôle, commandé par le chef de bataillon Piquenard, ce que nous tapions d'après les messages japs captés en morse.

Le soir vers 16 heures nous faisons une patrouille vers le jardin botanique, c'est étonnant la régularité avec laquelle tombe la pluie, des seaux d'eau ; ça commence à seize heures vingt et dure un quart d'heure au maximum. Le plus étonnant c'est qu'avant la pluie les fossés sont secs, et dès qu'elle cesse c'est une ruée d'indigènes avec des épuiettes attrapant des poissons et des crabes de palmiers ; une demi-heure plus tard il n'y a plus d'eau.

Je n'ai pu aller au cours que le lundi suivant. Je la vis dès mon entrée dans l'amphi, elle était au deuxième rang, je trouvai une place trois rangs derrière.

Pendant tout le cours mon regard se fixa sur sa brune chevelure, un moment elle se retourna et me sourit. Je n'entendais plus le prof tellement ma tête bourdonnait, ce devait être mon cœur qui s'emballait. Je réussis à la rejoindre à la sortie et je lui demandai si elle était venue au cours la semaine passée, elle me répondit :

— Oui, nous avons appris les formes verbales, vous savez que la langue annamite se chante autant qu'elle se parle.

— Je crois que j'aurai du mal à m'y faire, il faut avoir l'oreille musicale, pourriez vous me donner les éléments des derniers cours ?

— Bien sûr, mais je ne les ai pas avec moi, je les apporterai demain et je vous les donnerai, à demain.

Le lendemain je l'attendis et lui proposait d'aller au jardin botanique. En parcourant le boulevard Norodom, elle m'énumérait les règles du vocabulaire annamite. Je ne faisais pas attention aux mots, mais au son musical de sa voix le *tieng noi* elle me parlait du *am-am* le murmure de la pluie et du vent.

Au jardin botanique, nous allons sur un banc à côté de la pagode, je sortis un bloc pour prendre des notes, mais elle me dit que ce n'était pas la peine, elle avait tout recopié à mon intention. Nous sommes restés un long moment silencieux à regarder les enfants jouer dans les allées, puis en même temps nous nous sommes regardé, elle baissa la tête et demanda si j'allais rester à Saïgon, je lui répondis que je n'en savais rien.

Elle me parle d'elle, elle s'appelle Sylvette, fille d'un archéologue français Georges Lemp, travaillant à la restauration des temples d'Angkor avec d'autres collègues de l'Ecole française d'Extrême-Orient, et de sa mère Nguyen-Thi Lan (Lan = orchidée) professeur de Français au lycée Chasseloup-Laubat, fille d'un mandarin de Nha-Trang ancien gouverneur de province (Tông-dôc) de l'administration annamite.

Je me présente également : Roger Bappel 2^e compagnie du 821^e Bataillon de transmissions. Nous restons un moment silencieux dans ce magnifique jardin où des glycines au puissant parfum entêtant semblent vouloir monter à la cime d'arbres géants. Dans la partie zoo, les cages des cervidés et des buffles sont vides, ils ont été victimes de la famine. Je l'ai raccompagnée un bout de chemin et nous nous sommes quittés après une longue poignée de main, nous disant : à demain.

Le 16 novembre nous assistons rue de Verdun à la reddition et le désarmement de la gendarmerie nipponne (la Kempetaï) la gestapo japonaise, par le général anglais Gracey.

Le 21 je suis sur le port pour l'arrivée du croiseur *Emile Bertin* qui arbore le pavillon du Vice-amiral Auboyneau. En rentrant à la caserne, j'apprends que nous partons le lendemain pour une station radio à Chi-Hoa sur la route de Phnom Penh, à cinq kilomètres de Saïgon.

3. Chi-Hoa

Amour de terre lointaine
Par vous tout le cœur me deuil

Jaufré Rudel « *Amors de terra londhana* »

Le 22 novembre 1945, on est transporté par des camions du 11^e RIC, nous sommes trente avec le lieutenant Marcel commandant notre groupe. Quel ne fut pas notre étonnement de voir la station radio de Chi-Hoa occupée par des Japonais en armes, ils sont cinquante-quatre dont huit techniciens. Nous-nous installons dans une grande villa, en désignant une sentinelle pour nous garder... des Japonais.

La station de Chi-hoa est construite à l'emplacement de l'ancien fort de Chi-Hoa (Ki-Hoa) qui fut enlevé le 25 février 1861 par le corps Franco-espagnol comprenant : Le 2^e bataillon de chasseurs à pied et le 3^e régiment d'infanterie de marine, sous le commandement du vice-amiral Charner.

Les « japs » nous tapent sur les nerfs, à l'entrée du bâtiment des émetteurs il y a une sentinelle en arme qui nous fait une grande courbette chaque fois qu'on passe, la première fois d'accord, mais les suivantes c'est exagéré. Le lieutenant demande qu'elle soit retirée, et de ne laisser un poste de garde qu'à l'entrée du parc de la station, c'est nous les vainqueurs oui ou non ?

Un avion Liberator de la R.A.F. vole à basse altitude se faufilant entre les pylônes radio et nous arrose de D.D.T. Les Japonais n'arrêtent pas de faire des courbettes en tousant.

Le lundi à l'heure où je devrais être au cours à Saïgon, nous sommes avec des techniciens japonais devant les postes radio qui vont nous permettre d'émettre vers la France, mais les « japs » parlent assez mal notre langue. Et l'esprit ailleurs, il me faudra l'après-midi pour repérer les longueurs d'ondes et placer des étiquettes sur les inscriptions japonaises pour régler les tensions et fréquences. Nous passons le reste de la semaine à faire des mises au point, et à vidanger les sous-sols inondés de la station ; Nous pouvons enfin émettre le samedi après-midi, Paris nous reçoit cinq sur cinq.

Pendant cette semaine, je n'ai pas cessé de penser à Sylvette, comment la joindre ? Je me souviens qu'elle m'a dit écouter à Radio Saïgon le courrier « Caravelle vous parle », émission des troupes françaises d'Extrême-Orient.

J'ai un ami à l'Etat-major des TFEO au 5^e bureau, service de presse, tu le connais bien puisque c'est toi, je t'ai demandé de faire passer un message : « Roger attendra Sylvette sur le banc du Jardin botanique dimanche après-midi » et de diffuser le dernier disque reçu de Charles Trenet « La Mer ».

J'ai écouté Radio Saïgon le samedi soir à 19h45 et j'ai entendu le message.

Je suis parti le dimanche matin, j'avais quartier libre, en faisant du stop à une jeep anglaise. Le chauffeur me dit qu'il vient d'entendre à la radio que la veille Lord Mountbatten commandant suprême pour l'Asie, a reçu la

reddition officielle des sabres de cérémonie du maréchal comte Teranchi, commandant en chef des forces japonaises du sud.

Je te rejoignis rue Catinat, nous avons déjeuné ensemble au Continental, ma solde du mois y est passée, mais tellement heureux et sûr de voir Sylvette.

A deux heures j'étais sur le banc. J'avais apporté un livre choisi au hasard dans le stock que le lieutenant Marcel avait à la station : « *Le Diable au Corps* » de Raymond Radiguet, mais je n'arrivais pas à me concentrer. Je tombai sur un passage me laissant tout rêveur : « Si le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît pas, c'est que celle-ci est moins raisonnable que notre cœur » Je me dis que Radiguet avait dû lire Pascal, car cette citation figure dans « *Les Pensées, des moyens de croire* ».

Je m'étais placé à côté de la pagode, face à l'entrée du boulevard Norodom, afin de la voir arriver de loin. De nombreux marins et soldats de différentes armes passaient devant moi, me saluant comme s'ils me connaissaient, je leur répondais par un hochement de tête ; Que les minutes sont longues pour faire une heure...

A trois heures je me levai pour me dégourdir les jambes et me retournant, je ne vis qu'elle, elle était là des sourires pleins les yeux. Je me précipitai vers elle et lui prit les mains puis, je l'attirai à moi et nous nous embrassâmes longuement avec fougue.

Les militaires autour de nous se mirent à applaudir, tout confus je les regardais et je t'aperçu, je te présentais Sylvette et tu nous dis que ces soldats avaient entendu le message, et voulaient voir, si Sylvette viendrait, parmi eux